

Source	<i>Livre Hebdo</i> n° 808
Date	12 février 2010
Signé par	Jean-Claude PERRIER

Ce « fou » de Melville

Derniers romans, derniers poèmes du grand Américain.

C'est en 1857 qu'**Herman Melville** semble renoncer à la fiction, juste après *L'escroc à la confiance*, paru dans la plus totale indifférence. Comme ses romans précédents d'ailleurs, mal compris, méjugés. En 1852, le critique du *Day Book* de New York écrivait, à propos de *Pierre ou les ambiguïtés*, « *Herman Melville est devenu fou.* »

Exagération, bien sûr, même si, au lu de ces œuvres bizarres, complexes, longues, heurtées, où l'autobiographie se mêle à l'imaginaire, l'Histoire à la philosophie et à la méditation sur la vanité des entreprises humaines, on peut dans une certaine mesure comprendre les réactions du public de l'époque.

En cette année 1857, donc, Melville prend plusieurs décisions capitales pour son avenir personnel et celui de son œuvre : il ne publiera plus de roman pendant trente ans, et, afin d'assurer sa subsistance, entre aux douanes de New York. Il y travaillera durant vingt ans. Mais qu'il ne *publie* pas de roman ne signifie pas qu'il avait cessé d'en écrire. Au contraire, de 1858 à sa mort, en 1891, il donna vie à *Billy Budd, marin*. Un roman testamentaire et désespéré, encore assombri par tous les deuils qui accablèrent la fin de sa vie : en particulier, en 1867, le suicide de son fils aîné Malcolm. Quant au second, Stanwix, il mourra en vagabond à San Francisco en 1886.

Toutes ces années, Melville les consacra essentiellement à la poésie, qu'il avait toujours pratiquée. En 1876, il publie le monumental *Clarel* (pas moins de 18 000 vers), puis trois recueils en « vers mineurs » qui demeureront confidentiels : dont *John Marr et autres marins* (1888) et (1891), son dernier recueil.

Un hasard éditorial (et le zèle du maître d'œuvre Philippe Jaworski) fait paraître en même temps deux ouvrages de Melville. Un choix parmi ses *Derniers poèmes*, peu connus aux États-Unis et encore moins en France, dans une traduction nouvelle et collective, due à une équipe d'anciens élèves de l'École normale supérieure réunie en atelier. Les poèmes de Melville sont nourris tout à la fois des souvenirs de ses voyages (en Méditerranée notamment), de mythologie antique et de bien d'autres réminiscences de ses lectures. C'est une poésie parfois précieuse, quelquefois obscure. Le mérite des traducteurs n'en est que plus grand. D'autre part, la « Bibliothèque de la Pléiade » rassemble dans le quatrième volume de ses *Œuvres* toutes les dernières fictions de Melville, ses romans donc, et une quinzaine de contes et récits qu'il avait pu faire paraître, entre 1853 et 1856, dans quelques magazines. Juste avant que son insuccès chronique ne le conduise à cette espèce de retraite superbe, à ce long silence. Aujourd'hui, la postérité a rendu justice à Melville, même si *Moby Dick* et, dans une moindre mesure, *Bartleby* sont les deux arbres puissants qui dissimulent une vaste forêt.